

Vincent Delecroix et Philippe Forest
Le deuil. Entre le chagrin et le néant
Dialogue animé par Catherine Portevin
Paris, Gallimard, coll. « Folio Le Forum », 2017, 213 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Lors de trois rencontres, Vincent Delecroix, écrivain et philosophe de la religion, et Philippe Forest, écrivain, essayiste et biographe, tentent de clarifier la notion du deuil, fondamentale dans la problématique entourant la mort. Au fil de leurs réflexions, ils touchent à l'expression « faire son deuil », à la mémoire individuelle et collective, au rôle des mythes et des religions, à ce qu'apportent la philosophie et la littérature. Le débat se termine sur une phrase célèbre que William Faulkner a empruntée à Dostoïevski, qui l'avait trouvée à son tour dans la Thora : « Entre le chagrin et le néant, je choisis le chagrin. »

D'emblée, il faut souligner que les intervenants ne se livrent pas à un match où le meilleur rhéteur l'emporte (la modératrice, très discrète, ramène la discussion sur les sujets en question). Il s'agit plutôt de conversations amicales où l'un complète le point de vue de l'autre tout en précisant le sien. Dans leur premier entretien, « La perte : une épreuve du réel », Delecroix et Forest discutent de Søren Kierkegaard et de ses réflexions sur le *souvenir*, la *répétition* et l'*angoisse*, notions directement liées au deuil. Dès le début, Delecroix, qui a soutenu une thèse sur la pensée du philosophe danois, et Forest, professeur comme son vis-à-vis, cernent la notion de la perte, qu'ils associent à celle du « travail de deuil ». Tous deux critiquent sévèrement cette formule, « une *doxa* psychologisante aussi fausse que dangereuse » parce qu'elle ne confronte pas le réel. Dans son premier roman, *L'enfant éternel* (1997 ; Prix Femina), Forest parle de sa fille, morte à la suite d'un ostéosarcome à l'âge de quatre ans, sujet repris dans *Sarinagara* (2004 ; Prix Décembre), où l'oubli et la mémoire sont évoqués par l'entremise des figures de deux écrivains japonais et du photographe Yamahata Yosuke, devenu célèbre par ses clichés bouleversants de Nagasaki après l'explosion de la bombe atomique. De son côté, Delecroix fait intervenir la pensée de Kierkegaard dans son roman *Ce qui est perdu* (2006) où il met en scène un barbier philosophe aussi érudit que le narrateur, un minibus avec des touristes danois, dans un ensemble d'histoires amusantes. Cependant, la question reste : que sont la perte et le deuil ?

Forest et Delecroix se tournent vers Georges Bataille et son essai *L'expérience intérieure* (1943), décrit par le philosophe comme « la souveraine conscience de soi » et « un voyage au bout du possible

de l'homme ». Dans un premier temps, les deux intervenants s'entendent pour dire que le terme « deuil » signifie autre chose pour chacun, selon son vécu. Ainsi, chaque parent ressent de façon différente la perte d'un enfant. Delecroix cite en exemple le livre phare, mal compris d'ailleurs, de Jacques Derrida, *Chaque fois unique, la fin du monde*, dont la première édition a paru en anglais, sous le titre *The Work of Mourning* (« Le travail du deuil », 2001), où il dit adieu à seize amis. Derrida s'élève contre l'exclusion de la mélancolie pour « faire un deuil normal » selon Freud, où le sujet endeuillé réduit après un temps son investissement dans la perte de l'être aimé, jusqu'à ce que ce dernier s'estompe de la mémoire. Dans *Chaque fois unique...*, la mort est (re)pensée pour chaque disparu (Emmanuel Levinas, Maurice Blanchot, Edwin L. Marin, etc.) et donc, différente, unique, irremplaçable, tout comme l'est la fille « insubstituable » de Forest. Derrida rejoint ainsi le Roland Barthes de *La chambre claire* et son deuil de la mère, au centre de l'ouvrage, sans doute l'un de ses écrits les plus personnels. À la suite de leurs considérations, Delecroix et Forest s'entendent pour dire qu'il faut rejeter le « travail du deuil » puisqu'il s'agit de « la populaire et néfaste religion de la résilience » selon Boris Cyrulnik, « qui [vise] à se débarrasser [des morts, pratique empruntée] à la fois du marketing, de la propagande et de la prédication », car toute société veut faire revenir l'endeuillé dans le monde des vivants.

Mais comment liquider la perte, autrement dit, le « rien » ? Dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* (2000), Paul Ricœur revient, en s'appuyant sur Freud, à la mélancolie obsessionnelle et à la forme du retour, de la répétition, néfaste pour celui qui continue à s'entretenir avec les morts, de façon individuelle ou devant une multitude de disparus (les victimes de la Shoah, par exemple), qui réclament justice et restauration de leur vie. Pour Ricœur, le deuil, le pardon, ainsi que la réconciliation entre le passé et le présent demeurent inséparables, alors que, de son côté, Freud soutient que la personne disparue provoque parfois une haine inconsciente chez ceux qui ont été abandonnés. Son conseil : pardonner à la Mort d'avoir ravi l'être aimé.

La discussion touche ensuite au statut des gestes posés par des professionnels du deuil : médecins, psychologues, personnel des soins palliatifs, services funèbres. Leurs interventions sont du domaine de l'intime, des expériences limites, de la compassion. Elles comportent également des volets purement techniques qu'il faut comprendre comme des signes d'amour. Cependant, nous assistons trop souvent à des scènes insupportables, où des groupes de psychologues (depuis deux générations, ils ont pris la relève des prêtres) arrivent sur les lieux d'une catastrophe avant même la présence des secouristes. Le but de ces âmes pseudo-charitables : consoler par des paroles magiques, ce qui provoque « une forme

d'hystérisation du deuil » dans le but d'« accompagner » les mourants dont le chemin n'est plus bien long. Au lieu d'adopter le point de vue de Ricœur, celui de la *compassion* (rester auprès de l'agonisant tant qu'il est en vie), ces « aidants » tombent dans le piège de la *pitié*, qui se contente de regarder ou d'observer le mourant, comme le font Marie de Hennezel, Jean-Yves Leloup ou encore Christiane Singer dans leurs livres à succès. Ces auteurs — il y en a beaucoup d'autres, pour la plupart trop prolifiques — escamotent « la dimension de l'irrémediable et de l'inconsolable [...] afin de mourir heureux ». Par contre, d'après Philippe Forest, « mourir n'est pas un art ». Il n'y a aucune mort qui soit « belle » et le pire que l'on puisse dire à quelqu'un en deuil est « Ça va aller », parce que cette formule parfaitement vide (et, je dirais, trahissant l'indifférence du locuteur) contourne la vérité de la perte absolue et inconsolable. Remplacer la pitié par l'empathie, qui signifie « ressentir la souffrance comme l'autre », est un oxymore, car personne ne peut se mettre à la place de celui qui souffre. En revanche, la *compassion* « établit une relation d'analogie » et non pas une d'identification, car elle rend le sujet compatissant témoin de la souffrance. Comment interpréter l'attitude « froide » du photographe Yosuke devant les horreurs de Nagasaki ? Ses clichés pourraient refléter son manque de sensibilité alors qu'en réalité il s'agit d'un mécanisme de protection qui a permis à cet homme de prendre ses distances face à ses propres émotions en interposant la caméra entre le réel et ce qu'en perçoit le regard : « L'art est l'une des formes du témoignage, à condition toutefois qu'il demeure lui aussi inquiet et coupable, conscient de son impuissance à montrer. » De toute manière, le spectre des morts demeure : « L'art, la littérature, sont cela : de la parole (ou de la représentation), mais de la parole *hantée*. » (Je souligne.) Ainsi, le deuil devient « une pratique de la fin », la conjuration de la peur d'oublier l'aimé. Par conséquent, et prenant toujours appui sur Freud, le deuil est un processus interminable parce que l'enfouissement du passé (comme dans les locutions « tourner la page, passer à autre chose ») est impossible, car ce même passé continuera à hanter. La mort de l'être aimé est l'expérience du réel, et « non la conscience de ma mortalité, car je ne crois jamais à ma propre mort ».

Les deuxième et troisième conversations portent sur « Mythes et religions : une pratique de la fin » et sur « Philosophie et littérature ». La philosophie, la religion, l'art, la littérature sont des discours auxquels on prête volontiers des vertus quasi thérapeutiques alors qu'il s'agit de placebo qui nous font toucher à la théodicée (la justice divine) de Leibniz : quel sort Dieu a-t-il réservé aux âmes de ceux qui sont morts avant nous, et qui n'ont pas connu le Christ ? Cette question a dérangé les théologiens pendant longtemps (Dante en parle dans *La Divine Comédie*). Comme les autres grandes religions du monde, le christianisme a sa manière d'approcher la fin de notre existence. Lors d'un enterrement, tant

Delecroix que Forest s'étonnent d'entendre l'officiant affirmer que l'âme du mort « est en paix auprès du Seigneur » et qu'il est « heureux », alors que ces mêmes mots culpabilisent les survivants au lieu de les consoler. Dans ses *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, Philippe Ariès s'est appuyé, lui aussi, sur la fausse évidence de jadis où les croyants en deuil étaient soutenus par la société religieuse structurant les imaginaires au moyen de certitudes qui, aujourd'hui, nous font défaut. Même l'athée qu'était Freud demeurait convaincu que, devant le mal et la mort, l'existence de la religion se justifiait par son rôle consolateur. Et Forest de compléter : « Tout nous incite à accepter la mort, mais quelque chose en nous résiste à cette acceptation » (la citation est reproduite en page couverture du livre). Pour ma part, je dirais que c'est justement cette résistance qui fait de nous ce que nous sommes, des êtres humains. Pour illustrer le rejet de la théodicée, citons en exemple le livre de Job, qui n'est nullement une justification du mal puisque rien dans la Thora ne peut militer en faveur de la souffrance et de l'injustice. La vérité se trouve du côté de Job et non de ses « amis » qui le pressent d'avouer sa faute lui valant tant de malheurs et une punition sans mesure. Comment réagir devant une apparente injustice de Dieu à l'égard de son fidèle serviteur¹ ?

Pour Delecroix et Forest, le mal demeure un « irréductible scandale ». Si l'éthique prétend répondre au choc du négatif dans notre existence, la métaphysique veut en comprendre le sens. À cet égard, Kierkegaard anticipe la réflexion sur le deuil que nous retrouvons chez Freud, Ricœur, Levinas, Derrida, où l'individu meurt toujours seul (en opposition à Hegel et sa *Fin de l'Histoire*). Les signataires du livre que voici ont souligné l'apport de la littérature, celui de « la parole hantée, spectrale », qui consiste à faire re-venir et re-vivre l'autre, ainsi que le phénomène de la catharsis, censée déclencher la purge de nos passions mélancoliques, nous renvoyant de nouveau à Kierkegaard. Forest voit l'œuvre littéraire dans « ce jeu contradictoire avec la représentation à laquelle il faut consentir ». Un effet de transfiguration du réel qui permettrait ainsi d'accéder à une autre vérité que celle de l'empirique, de l'enchaînement causal ou psychologique auquel le récit reconstitue une cohérence. Cela signifie la restitution de la perte, de ce qui n'existe pas ou plus, et de lutter contre un excès de réflexivité, qui finirait par neutraliser la vie. Si l'écriture résiste à la réflexion, elle a nécessairement partie liée avec la vie. C'est ainsi que Proust a fait opposition entre le perdu et le retrouvé : une pensée qui structure jusqu'à nos jours le discours littéraire, *sauver ce qui est perdu*. Si Philippe Forest lisait Proust avec Kierkegaard, ce serait « pour entendre chez lui, au moins dans *Le*

¹ Voir à ce sujet ma réinterprétation du livre de Job : *Job et compagnie*, Québec, L'instant même, 2011, 244 p.

Temps retrouvé, une inquiétude, une perplexité, qui rapproche [Proust] de Kierkegaard et le place [...] face à l'imminence d'une révélation dont rien ne dit qu'elle aura lieu. »